

La guerre de 1914-1918 dans la région de Guise

témoignage présenté par Pierre ROMAGNY

Les témoignages vécus, les souvenirs écrits ou parlés et recueillis sur les événements liés à la première guerre mondiale, leur répercussion sur la vie -ou plutôt la survie- des populations dans les zones proches des lieux de combat de la France occupée durant plus de quatre ans, retrouvent depuis quelques années une « présence » que l'éloignement dans le temps et la bousculade des mutations de toute nature que nous avons vécues avaient quelque peu émoussée.

Cela se voit lorsque l'occasion en est fournie par quelque exposition liée à de grands anniversaires, comme celles qui marquèrent en Thiérache le 60^e anniversaire de l'armistice du 11 novembre 1918.

L'intérêt rencontré, non seulement auprès des anciens qui ont encore des souvenirs personnels ou directement entendus dans leur enfance, mais aussi auprès des scolaires, des jeunes, des générations d'adultes qui ont connu d'autres temps difficiles mais pas celui-là, prouve qu'il n'y a pas prescription.

Le rôle d'une Société Historique régionale est de recueillir les témoignages vécus, même fragmentaires. C'est dans cet esprit de documentation authentique que nous insérons cette contribution à la mémoire collective d'une région, cette « Chronique d'un temps de misères ».

LES SOURCES

Charles GHEWY, né à Nieuport (Belgique) le 14 Mars 1881, décédé le 13 Février 1980, à 99 ans — 10 enfants, 44 petits-enfants et 62 arrière-petits-enfants.

Aîné des 11 enfants d'une famille paysanne flamande, citoyen belge, il vient en France en 1909. Ayant tiré un « bon numéro » il sera libre de service militaire actif et nommé caporal de la Garde civique non-active.

En novembre 1909 il reprend en association (pour 1/5^e) avec deux marchands de lin belges, les deux fermes de Louvry (511 ha) commune d'Audigny, près de Guise et en est le gérant.

Marié le 24 Mai 1910, père de trois enfants mais non mobilisable, il est pris dans la tourmente de la bataille de Guise le 27 août 1914, essaie de replier vers le sud personnel et cheptel, est rattrapé par les Allemands à

Cerny-en-Laonnois, revient sur le champ de bataille, dans la ferme dévastée, y partagera jusqu'au 5 novembre 1918 la vie précaire des envahis (Audigny est le dernier village de la région à avoir été délivré de vive force avant Haudroy).

Dès le début, Charles note sur des calepins, au jour le jour, tout ce qui se passe dans le cercle étroit où l'occupant enferme les habitants. Calepins où «l'événement» est mêlé de notes utilitaires sur le travail des champs, les comptes de la ferme...

Séparé de sa femme et de ses enfants réfugiés en Normandie, et qu'il ne peut atteindre, il commence à leur intention, début 1916, quatre petits cahiers écrits en flamand, où il reprend dès le début la mise en forme de ses notes quotidiennes, mêlées de considérations familiales et de pensées intimes, à la manière des «livres de raison».

Après la première guerre, à la demande de plusieurs amis proches, il en entreprend plusieurs traductions. Mais c'est en 1951, qu'à la requête de sa fille aînée et de son gendre Pierre Romagny, il leur dédie, dans un cahier de plus de 160 pages d'une écriture moulée, le récit authentique et complet de ces événements.

En 1964, à l'occasion du cinquantenaire de la bataille de Guise, il répond à l'appel lancé à tous ceux qui auraient vécu ces moments dramatiques et envoie à M. Marc Blancpain un cahier résumé où cet épisode et quelques autres sont repris de ses souvenirs.

L'écrivain les utilisera dans divers articles sur «Les moissons de Bel-lone» et «La bataille de Guise». Frappé sans doute par l'impact de certaines scènes, il les insérera, avec la liberté du romancier, dans «Musique en tête», un des volumes de la «Saga des amants séparés». Des notes plus précises se retrouveront aussi dans son dernier livre: «Quand Guillaume II gouvernait de la Somme aux Vosges».

Durant l'été 1979, P. Romagny, correspondant vervinois de l'UNION, propose à ce quotidien régional, la publication de ces mémoires. Du 10 août au 13 septembre 1979 paraîtront ainsi 13 articles sous le titre «Chronique d'un temps de misères».

C'est le texte exact écrit par M. Charles Ghewy dans son cahier complet. Les années 1914 et 1918 sont intégralement relatées. Simplement, pour une lecture plus facile, des sous-titres y ont été insérés. Les épisodes des années 1915-16-17, qui s'entremêlent au fil des jours et des événements, ont été regroupés par rubriques. Les considérations familiales ou personnelles qui les émaillent, les redites trop lassantes (car rien n'est plus constant que les misères quotidiennes) ont été élaguées. Mais tout ce qui a valeur d'histoire et de témoignage pour la compréhension d'une époque et d'un pays est fidèlement présenté.

Souvenirs de Guerre

par Charles GHEWY, gérant des fermes de Louvry à Audigny (canton de Guise).

Août 1914 - Décembre 1918.

(traduits du flamand)

AUDIGNY - 2 AOÛT 1914
MOBILISATION GÉNÉRALE

Ayant tiré un bon numéro au tirage au sort et fils ainé de onze enfants, je ne suis pas appelé et, caporal de la Garde Civique belge, celle-ci étant dissoute et licenciée, je me mets à la disposition du gouvernement français. Le préfet de l'Aisne, vu l'importance des fermes de Louvry, me donne l'ordre de rester sur place et d'attendre ses instructions ultérieures... A Louvry, la plupart des domestiques sont partis. Il reste les éclopés, les gamins et les vieux.

Réquisitions françaises à Guise. Dix-sept de nos meilleurs chevaux sont réquisitionnés pour l'armée. Mais la moisson est là et nous attelons aussitôt plusieurs poulains...

24 AOÛT — Depuis quelque temps, nous entendons les canons et le bruit rapproche. Cela nous surprend. Nous croyions les boches à Liège ! D'autre part, des réfugiés passent sur toutes les routes et nous racontent les horreurs de l'invasion en Belgique.

25 AOÛT — Des réfugiés couchent à la ferme. Défilé incessant sur les routes. Des soldats anglais passent, abattus, fatigués. Un sous-officier nous certifie que l'ennemi occupe Le Cateau et qu'une grande bataille se prépare sur la vallée de l'Oise.

LA DÉROUTE

26 AOÛT — Il n'y a plus à douter, c'est la déroute ! René rentre de Voulaix et il a bien du mal à passer à travers les troupes en position de bataille... J'envoie Georges Prud'hommeaux à la gare d'Origny avec ma femme, les trois enfants et la servante. Ils ont réussi à prendre le dernier train en partance et arriver à Veulette (Seine-Inférieure) où je tâcherai de les rejoindre, si c'est possible, avec nos attelages et le troupeau de moutons.

Au soir, les deux fermes sont bondées de fugitifs, avec des voitures, poussettes ou sac à dos, des régions d'Avesnes, La Capelle... Dans l'après-midi un monoplan atterrit à «la Seiglière». En quelques instants

des centaines de personnes l'entourent et veulent tuer l'aviateur qui est descendu. J'appelle un sergent, le seul soldat présent, et lui demande de tranquilliser la foule vu que l'avion porte la cocarde tricolore. Il n'ose pas ! Je m'adresse au pilote qui est en danger, et il montre ses papiers : «Adjudant Carus Eugène, du centre d'aviation de Reims», son diplôme de pilote et son ordre de mobilisation. Malgré tout il me semble suspect. Je ne suis pas soldat et prie le sergent de l'amener s'expliquer à Guise. Il n'ose pas et laisse partir l'avion. Le lendemain les boches suivent le chemin sur Monceau et Beaurain, de l'autre côté de l'Oise, d'où il venait de passer.

27 AOÛT — Il a plu. J'envoie les attelages dans les champs, mais tout le monde a peur. Dès huit heures toute la plaine est sillonnée de dragons, carabine au poing, qui encerclent les chevaux, croyant que c'étaient des uhlans !

Je parle à un jeune gradé qui ne sait rien, mais croit que ça va chauffer aujourd'hui.

L'EXODE

27 AOÛT — La moitié des domestiques se sauvent et les fugitifs demandent à monter dans les chariots. J'envoie le personnel restant chercher les poulains «aux trente diables». Des soldats anglais tirent sur eux et il n'y a pas moyen de les ramener.

La route de Saint-Quentin déborde de soldats anglais. Je n'arrive plus à garder le personnel. Tous se sauvent.

A quatre heures, le garde apporte l'ordre de loger mille hommes et mille chevaux. Une heure après ils arrivent. Quelle cohue ! le colonel du 27^e Dragons m'appelle : «la ferme est prise par l'autorité militaire. Votre maison et les écuries sont à notre disposition». Ils prennent possession de tout, pendant que les soldats pillent volailles et lapins. En vain, les officiers crient et rouspètent !

Pour le lendemain, ordre de quitter la ferme. Je demande à rester à mes risques et périls. Rien à faire !

Un officier anglais apporte un pli en moto, parle au colonel qui crie : «dans une demi-heure les civils doivent quitter la ferme !» C'est formel. Le commandant Lasies, député de Paris, insiste : «mon brave, partez de suite. Demain à cette heure-ci vos fermes seront rasées». Jugez de mon émoi !

Je sonne la cloche pour faire atteler les chariots mais la plupart des hommes sont partis. Pendant que nous ensachons quelques effets, A. Camus et les Belges attellent chariot par chariot. Je réussis à convaincre le berger de conduire le troupeau chez ma sœur, à Cerny-en-Laonnois. Le maréchal restera avec lui.

Pendant ce temps les officiers criaient et poussaient pour notre départ. Nous prenons quelques victuailles, vêtements et linge. Avec bien du mal je prends un matelas ! Enfin je trouve quelques domestiques : ils chargeaient le fût de 180 l d'eau de vie reçu quelques jours auparavant, au lieu d'aider à charger les affaires utiles !... 44 chevaux sont attelés à 7 chariots, un à la victoria... Je quitte Louvry en sanglotant... Seule la route de Marle est encore libre. Je passe devant et donne l'ordre aux chariots de suivre la victoria.

Quel tableau ! Partout dans la plaine, des soldats, des chevaux, des canons, des colonnes. Des milliers de fugitifs. Guise est évacuée depuis midi et les gendarmes font ce qu'ils peuvent pour parer au désordre. Halte près de Champcourt, tout attelé, parmi les dizeaux d'avoine. Le canon tonne, de plus en plus rapproché, pendant que le grand pont de Guise saute. Des incendies partout en direction de la vallée. On entend pleurer les enfants et se lamenter les mères.

Personne ne peut passer sur la route où les soldats ramènent sans arrêt des munitions et des vivres. Nuit froide et triste. Interdiction de bouger.

28 AOÛT — Passage ininterrompu de fourragères, camions, autos, canons, troupes. Enfin nous pouvons partir à 8 h., dans le bruit de la canonnade, par Marle, Dercy, Crécy, Barenton, où nous dételonons pour laisser manger les chevaux. Nous ne trouvons pas de pain et nous avions donné le nôtre aux réfugiés. Je vais voir M. B... qui avait diné chez nous peu avant et qui m'en donne... une tranche ! Honteux, je pars et le donne aux enfants. Et nous avions 60 personnes avec nous !

Nous rattelons à une heure et sommes devant Laon à trois heures. Là, arrêt complet pour laisser passer les ambulances. Des centaines de chariots et voitures attendent. A Laon, personne ne peut passer le pont et nous devons faire un détour de 10 km. Nous passons par Semilly, Bruyères, Monthenault... Ma jument n'en peut plus. Il est dix heures du soir. Je descends et la prends en bride, la laissant parfois brouter l'herbe. Enfin j'arrive à Cerny. Je frappe partout, personne ne connaît mon beau-frère... Enfin une porte s'ouvre, Louise et Camille sont là, avec des Belges de Chimay qui ne savaient pas l'ennemi si proche...

29 AOÛT — Nous installons nos 60 personnes et les équipages dans la ferme et les Creuttes de la Bovelle. Le plateau (chemin des Dames) est très fertile, la récolte superbe, le hangar plein et la batteuse en place...

... Vers midi, arrivent mon frère René, Victor et Arthur. Leur aventure a failli mal tourner : les dragons les avaient traités en espions, parce que Flamands, et voulaient les fusiller. Après dîner deux cyclistes entrent en trombe : mon frère Julien et l'abbé D... frère d'Alice. Ils avaient été emprisonnés à Dercy comme Flamands. Heureusement, le téléphone de Vervins n'était pas coupé et un officier s'est excusé du malentendu.

Malgré l'accueil cordial, nous sommes inquiets. Le sommeil ne vient pas. Qu'est-ce qui nous attend ?

30 AOÛT — A midi, le berger s'amène avec le troupeau. Le courageux vieillard les a sauvés, sauf les bêliers oubliés dans la ferme. Ils vont à Bovelle.

31 AOÛT — Après-midi, grand mouvement de troupes. Ce sont des Belges échappés de Namur... Ils campent dans les champs, autour du village, les artilleurs placent leurs pièces. Il y a des gendarmes, chasseurs, artilleurs, troupes de ligne. Un jeune officier montre le drapeau de son régiment...

1^{er} SEPTEMBRE — Les Belges s'en vont; beaucoup de chevaux, épuisés, n'en peuvent plus. Ils nous les... donnent, mais ils sont en triste état... M.P. propriétaire de Camille, vient nous demander de partir avec lui dans le midi. Nous décidons de rester (et nous l'avons regretté !)

Tous les chemins regorgent de troupes en retraite; autos, voitures, fantassins innombrables, déferlent de partout. Pas de doute, l'ennemi approche.

...Un officier de chasseurs nous raconte qu'il a pris part à la bataille de Guise, que Louvry est en feu et que la terre est couverte de morts autour de la ferme et de Bertaignemont.

...Après-midi, passage du personnel des Postes de Laon, cheminots, garde-barrières, qui se sauvent aussi. Un monoplan boche passe au-dessus de nous, les soldats tirent, le boche riposte.

2 SEPTEMBRE — A trois heures du matin vive fusillade, Nous sortons Alphonse et moi, et voyons tomber un jeune sergent français comme il sautait par-dessus la porte de la forge. Avec dix soldats il avait passé la nuit à Cerny; et une patrouille de uhlans qui s'enfuyaient, avait tiré sur eux. Deux autres sont tombés un peu plus loin. Les autres sont partis en direction de Fismes.

Le canon tonne, et le premier obus passant au-dessus de nous explose dans la sucrerie devant nous. D'autres suivent. Nous fuyons tout droit à la ferme, cachons quelques vivres, couvertures, vêtements et de l'eau dans les caves-carrières sous la maison. La canonnade est violente...

...Tout d'un coup, une voiture avec deux officiers à casques à pointe. Nous sommes tous sidérés. Ils sont polis et autoritaires. Il leur faut de tout et donnent l'ordre d'enterrer les morts et les chevaux. En un clin d'œil le pays est plein d'ennemis.

Refoulant notre haine impuissante, nous devons admirer leur discipline et leur force musculaire. Ils ont fait 60 km à pied et ne semblent pas fatigués : Fers de lance de l'armée, fiers de leur avance et de leur succès ! La tâche sera dure aux Alliés pour les vaincre.

A la Bovelle, les boches ont fait sortir tout le monde des carrières mains en l'air, et fouillant tout. Les femmes et les filles se serrant ensemble et les gosses hurlant de peur. Personne n'ose plus sortir et nous cachons les chevaux.

3 SEPTEMBRE — Je veux retourner à Louvry et préviens les hommes de se tenir prêts au départ, quand la femme du maire se précipite vers moi et m'implore de la secourir. Son mari enterre les morts avec les habitants, et une colonne de la Croix-Rouge exige de toutes sortes et personne ne les comprend. J'y vais. Ils réclament un cheval et une voiture à 6 places pour 4 blessés allemands et 2 français. Un cheval de Camille et la charrette d'un voisin leur conviennent et je les conduis au médecin-major. Je veux un bon. Il refuse mais nous force à accepter une auto Peugeot que nous poussons jusqu'à la ferme.

Je lui demande un laissez-passer pour Guise, pour trois hommes et moi. Il me le donne. Nous préparons tout pour partir demain, avec Victor, Jules le vacher et Achille. J'enterre mille francs, avec les valeurs et bijoux de ma sœur Louise. Nous ne les avons jamais retrouvés.

LE RETOUR

4 SEPTEMBRE — En route à 4 h. du matin, avec deux voitures. A Châmouille des cadavres de chevaux, fourgons et matériels cassés. On enterre les soldats. Nous devons nous ranger à côté pendant une heure et demie pour laisser passer les troupes de toutes armes. Dans une voiture, je reconnaiss un de nos matelas et nos couvertures. C'était le 10^e régiment d'infanterie allemande venant de Louvry (et de la bataille de Guise) où j'ai trouvé des morts de ce régiment. Figures bestiales, abruties et menaçantes.

Jusque Laon et Bois-les-Pargny, pas de traces de combat. Nous rencontrons de longues colonnes de Belges qui rentrent chez eux avec leurs voitures. J'adresse quelques paroles à une famille de cultivateurs de Namur, qui viennent d'enterrer au coin d'un champ leur fille de 20 ans, morte de frayeur. Après la guerre, disent-ils, ils la ramèneront chez eux pour la sépulture définitive.

A Bois-les-Pargny, des Allemands enterrent les morts. Un sous-officier roux nous barre le chemin. Il m'interpelle: «vous êtes un sous-officier de l'armée...» Je le nie et présente passeport et papiers. Il voit que je suis caporal de la Garde Civique, me fouille à fond, me fait garder pendant qu'il s'en va avec mes papiers et fait fouiller les voitures. Il revient une heure après, nous laissant partir à regret. Il n'a rien demandé à mes trois hommes.

La gare de Faucoozy est brûlée ainsi qu'une partie des fermes. Partout des cadavres d'hommes et de chevaux entourés de milliards de mouches. L'odeur est insupportable. Nous cherchons de l'eau: pas un habitant, pas une bête à voir. Le pays est abandonné.

A Landifay, c'est épouvantable... cinq ou six personnes sont rentrées. Mme L. me dit que Louvry a brûlé la première. Ici, sur Bertaingemont (où Pétain a couché le 29 août) et plus bas, la bataille a fait rage.

SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE GUISE

Des tranchées pleines de cadavres, parfois trente, quarante ensemble. Ici un zouave, le bras arraché, là-bas des turcos, plus loin des lignards, dont le 110^e de Dunkerque. Le 1^{er} Corps a bien souffert ici... Plus loin, des corps déchiquetés, des bras, des jambes. La cabane du cantonnier est un mélange de béton et de cadavres décomposés. Il faut passer dans les champs: dans les dizeaux, dans les haies, dans les talus, de la chair humaine, des membres, des intestins, des corps mutilés. Un turco est coupé en trois morceaux déchiquetés. Les cadavres sont noirs, gonflés, et au-dessus de ce carnage, ce beau domaine hier, changé en un tas de rui-nes.

Et, toujours à travers champs, entre les cadavres décomposés, je me dresse dans la voiture et vois Louvry: une grange encore debout et la maison du général (Louvry comportait 2 fermes) bergeries et granges de l'aile droite sont incendiées, les meules de blé de semence brûlées, deux meules de lin aussi. Je pousse mon cheval et, arrivé à la pâture, je vois que notre maison brûle encore... des trous d'obus et des tranchées partout, cinq cadavres de chevaux devant la porte à cour, les cinq uhlans enterrés au jardin avec des croix et des noms.

Pas moyen d'entrer, le passage est obstrué. Nous entrons par la ferme du général dont la porte est ouverte; je traverse les ruines de la cantine et... scène épouvantable que je n'oublierai jamais ! C'est cela Louvry ! La ferme entière brûlée, anéantie, meurtrières dans les murs encore debout, tranchées profondes. Une petite partie de l'aile droite est encore debout, les toits découverts. Lamentables, laines brûlées, brûlures saignantes, nos trois pauvres bétiers, oubliés, courrent après nous, bêlant de soif et s'obstinent à retourner aux ruines.

Il est onze heures moins le quart, je cours vers la maison. La façade est à plat mais la cuisine brûle encore. Nous sortons la cuisinière, la chaudière et quelques objets. Il n'y a plus rien à sauver. Devant les fenêtres, mon chapeau haut-de-forme cabossé et sali, la fourrure de maman, habillement d'enfant arrachés... Avec quelle rage ces êtres inhumains ont-ils travaillé, cassé ce qui n'avait pas brûlé ! A travers les trous des fenêtres je contemple ce qui reste de notre maison, témoin de notre bonheur et d'un labeur opiniâtre, berceau de nos enfants. Plus rien: mes livres, notre mobilier, linge, provisions, literie, tout y a passé. Ah ! les monstres !

Et en-dessous de la cheminée, nos chats s'obstinent à se blottir dans les ruines.

RÉCUPÉRER LES RESTES...

Mais il faut agir; il y a le bétail à rassembler, chercher les poulains et les porcs (s'il en reste) et enterrer les cadavres, ceci au-dessus de nos forces.

Les bêtes retrouvées sont placées dans la ferme du général, mais il n'y a plus une porte, toutes sont dans les tranchées. Il manque trois vaches laitières et tout le jeune bétail, les veaux et bêtes à graisser. Nous trayons les vaches, mais le lait est inutilisable. Les pis sont durs, depuis huit jours elles ne sont pas traites. Heureusement l'une a vélé, son veau est dans un dizeau et nous avons du lait frais. Une rangée de porcherie a brûlé avec 34 porcs. M. Lesage, d'Audigny a rentré 7 porcs en divagation. Ce sont les nôtres. Au loin, je vois des poulains. Ce sont nos laiterons, deux sont pleins de sang. Un poulain (que maman avait élevé au biberon) a le cou et la gorge percés de balles. Il mourra dans la suite... Le 5 je retrouverai 17 de nos vaches et génisses entre Landifay et Courjumelles ; le 7, 13 de nos poulains de 18 mois dans les pâtures de Vadencourt. Ce même jour le berger rentre avec le troupeau. Il ne manque qu'une brebis prise par les Allemands. Le 9 je retrouve le gros taureau à la Bussière...

5 SEPTEMBRE — A chaque instant des Allemands viennent faire un tour dans les ruines des bâtiments, et leur attitude est menaçante... Le fils Vanpée dit que son père a vu quelques jours plus tôt onze cadavres au moulin à eau et sept près de la grange. Nous ne les trouvons pas, mais dans les cendres des trois meules de blé de semence nous trouvons des boutons, pièces de monnaie, couteaux de poche... Il les avaient brûlés !

Dans les caves nous trouvons 40 casques. La terre est baignée de sang. Nous conduisons trois voitures d'armes, casques et engins de guerre à la mairie.

Sur les routes les habitants commencent à rentrer. Tous sont revenus de Cerny.

A Guise, M. le doyen est resté. C'était le seul notable à faire face aux Allemands pendant la bataille de Guise. J'essaie de faire obtenir des passeports pour Robert et Alidore; ils n'en n'obtiennent pas et s'en vont sans. Je ne les ai plus revus.

Du 8 au 20 SEPTEMBRE — Nous rentrons les récoltes et retrouvons des morts dans les dizeaux... Le matériel de laiterie et la baratte étant brûlés, nous vendons le lait à Guise ainsi que des pommes de terre... Nous fauchons, charrions, ameulons le lin. Nous soignons les chevaux nuit et jour, l'ennemi les ramassant dans les champs...

APRÈS LA MARNE

25 SEPTEMBRE — Passage ininterrompu sur les routes : les boches reviennent de leur «Nach Paris» et sont inabordables. Il y a des soldats qui mènent 4-5 chevaux. Mélange de tous les régiments. Nous entendons le canon vers Reims. Ils doivent avoir reçu une fameuse raclée par là.

26-29 SEPTEMBRE — De durs combats se livrent tous les jours (sur le Chemin des Dames), la famille de Cerny est enfermée dans ses carrières. Décidément, cela ne va pas pour les boches. Ils ne sont pas fiers du tout... Procession continue sur les routes : hommes et chevaux sont épuisés. Des éclaireurs passent dans les champs les bordant. Partout ils volent des chevaux et maltraitent les habitants.

30 SEPTEMBRE — Les chevaux non enterrés empoisonnent toujours le pays. On essaye de les brûler au goudron mais cela ne réussit guère. Rien que sur le terroir de Louvry, il y en a 82 ! Et pour les enterrer, il faut faire des fosses à côté. Impossible d'y tenir par l'odeur pestilentielle.

On a beau soigner et épargiller les chevaux, les boches font des battues en auto par les petits chemins et à travers champs. Je n'avais pas quitté les attelages depuis cinq minutes, qu'ils les ont encerclés et fait amener à la route de St-Quentin. Prévenu, j'accours et vais trouver le « rittmeister » qui ne veut rien savoir. L'étalon « Marquis », qui portait une muselière de cuir, mord le bras du boche qui la lui enlevait et le secoue vigoureusement. Je dis qu'il est méchant et on le rend à Potard qui l'embrasse en pleurant. Ils rendent encore le vieux Faraud et deux poulains mais gardent les 13 meilleurs ! Je reviens avec mes hommes, fort abattus eux aussi. Tout y passera, l'un après l'autre...

OCTOBRE — Fortes canonnades du 2 au 6. Les ordres de réquisitions commencent à pleuvoir. Toujours des troupes qui descendent. Ils ont plutôt triste figure.

...Nous semons du seigle, battons du blé pour semer, mais n'arrivons pas à livrer toutes les réquisitions. Nous cachons ce que nous pouvons. Les gerbes sont pleines de mitraille et les batteuses cassent à tout instant. Nous passons du blé aux habitants, malgré les boches qui contrôlent tout le travail.

LA PRISE EN MAIN

26 OCTOBRE — Avant le jour tout le pays est encerclé par des soldats qui gardent chemins et issues. Personne ne peut sortir et M. Quérète, faisant fonction de maire, reçoit l'ordre de rassembler tous les hommes de 18 à 48 ans. Nous sommes pris dans une pièce de betteraves, route de Marle.

J'avais un revolver chargé sur moi et, faisant semblant de tomber, je m'en débarrasse vivement. Nous sommes 5 de Louvry. A l'entrée du village un poste en armes nous fait mettre les bras en l'air et nous fouille. Devant la mairie, un lieutenant et 50 soldats. Le maire donne la liste des hommes et l'officier la compare avec celle qu'il sortait de sa poche : il l'avait sur lui avant d'arriver au pays !

Toutes les femmes du pays nous entourent et pleurent bruyamment. Certaines avec leurs enfants, se cramponnent au mari, père ou frère, mais sont repoussées à coups de crosse. A l'appel des noms chacun se présente et nous sommes placés entre les soldats. Ernest L. 1^{er} domestique est poussé dans les rangs, en hurlant tout ce qu'il peut, appelant sa femme et ses enfants. Le maire explique en français, le lieutenant en allemand, personne ne se comprend. Requis comme interprète, je demande ce qu'il va faire de nous. Il répond qu'il nous emmènera comme prisonniers civils. J'observe que la population est active et calme, que tous les hommes valides sont soldats et qu'il n'y a pas de main-d'œuvre pour les remplacer, que c'est le moment des semaines etc... Il s'étonne que je parle allemand. Réponse : Je suis Flamand et j'ai appris l'allemand au collège de Nieu-

port. Il me dit qu'ils occupent Nieuport et Dunkerque. Je n'en crois rien. Et voici l'interrogatoire, présentation du livret militaire et papiers... J'ai beau dire, il s'en fout, et plusieurs sont emmenés ! Je réussis à en faire libérer d'autres et les engage à se cacher un moment. — Alors c'est mon tour, je n'ai pas de livret militaire et il ne se décide pas à mon sujet. Il va examiner cela, dit-il.

Le triste cortège s'ébranle, comme un enterrement. Nous sommes neuf, entre les soldats baïonnette au canon, en route pour Guise. Les femmes sanglotent, les enfants crient en nous suivant. Tête haute, bâlèmes, nous marchons. Je n'ai pas d'argent, pas de bagages (d'autres ont pu s'en faire apporter). Étant seul, je suis bien résolu à me sauver en route de captivité, n'importe où.

Arrivé à la Désolation, je regarde Louvry, quand le lieutenant me crie : «Herr, sie sind frei !» Je remercie d'un geste et file à Louvry, à travers champs.

27 OCTOBRE — Mme Lesage, toute éplorée, m'a prié d'intervenir pour son mari à la Kommandantur de Guise. Le risque est grand, mais elle me fait tant de peine que j'y vais avec le maire M. Quérette. Il y a là quatre hommes d'Audigny absents hier, et leurs familles. Mme Lesage y est avec tous ses enfants. Marie-Madeleine se cramponne à son père et ne veut pas le lâcher. Brutalement, des soldats les séparent et entraînent les hommes. Je rentre avec eux et le maire, qui dit à l'adjudant-major Kunkel (surnommé Choléra) qu'il m'a requis comme interprète. J'explique à Weachter, gouverneur, la situation de famille de chacun. Il réfléchit un instant. Lesage et Martigny seront libérés, les autres enlevés.

Je sors avec les premiers mais deux soldats m'empoignent et m'emmènent à «Caïffa», la prison bien connue de Guise. D'un coup sec, je me dégage et saute au bureau de «Choléra» pour réclamer un passeport pour retourner. Il me reconnaît, refuse le papier. Finalement, je suis relâché sous la responsabilité du maire qui, dit-il, sera fusillé si je me sauve. M. Quérette accepte et je le suis sur ses talons. Tout cela me semble un rêve, mais je suis libre...

...Maintenant, personne ne peut sortir sans laissez-passer.

LES RAFLES

27 NOVEMBRE — Une colonne de boches s'amène dans la cour, s'empare d'un cheval, 7 vaches et 50 moutons. Le tout sans bon de réquisition.

2 DÉCEMBRE — Ce n'est pas tout : il faut livrer tous les poulains. J'en cache 2 et en mets un en attelée. Ce sont les produits de notre superbe étalon et de nos meilleures juments. (J'ai été dénoncé par une Française pour avoir caché ces 3 poulains. Mais comme j'avais arraché leurs dents de lait, ils n'ont pu trouver les preuves et la dénonciatrice a été punie par les boches !)

Il faut conduire les poulains à la gare de Guise avec un licol et deux longes. Je n'en fais rien et conduis les 17 poulains en bande à la gare. J'arrive sur le tard, les poulains bousculent même le gouverneur qui m'appelle avec le maire et nous condamne à 100 F. d'amende. Il crie comme un forcené et menace. Les poulains embarqués, je me présente à « Choléra » et lui dis : « J'ai 100 F. d'amende, pas d'argent, je suis à votre disposition ». Il me pousse dans le bureau de Weachter qui me dit : « Alors, fous ne foulez bas bayer ? » — « Si, mais je n'ai pas d'argent » — « Grande verme et bas d'archent ! » — « Elle est belle, la ferme, tout est brûlé. Tout ce que je possède je l'ai sur le dos ». Il regarde la carte et doit convenir que je dis vrai. Alors : « Fous afez tes amis, fous drouferez ! » — « Monsieur, quand on n'a plus d'argent, on n'a plus d'amis ».

Il griffonne un papier, envoie un planton vers le maire d'Audigny. Il me laisse debout et — incroyable — me laisse partir. Je rencontre en route le boche qui me dit, triomphant : « Der burgmeister hatt bezahlt ! » Je reproche à M. Quérette ce paiement et il me répond : « Pour moi, je n'aurais pas payé, pour vous j'ai payé ».

14 DÉCEMBRE — Encore mieux. Toute la ferme, jardin, verger, caves, est retournée, perquisitionnée. 150 soldats sont là avec des sentinelles pour faire ce beau travail. Ils prétendent qu'il y a des armes cachées, mais c'est du vin qu'ils veulent. Ils ramassent tout, douilles d'obus, shrapnels, éclats, boîtes de conserves vides, jusqu'aux paniers à avoine des chevaux.

Je n'arrive pas assez vite pour ouvrir les portes, ils les enfoncent, cassent les portes vitrées et les placards ! L'officier me fait passer devant lui et, sournoisement, me saute dessus en criant : « Votre cave à vins et tout de suite ! » Je lui réponds : « Où voulez-vous que j'ai du vin, vos collègues ont tout bu il y a quatre mois ? En plus, je me plaindrai de vous à la Kommandantur ». Il devenait furieux et menace de me frapper. Adrien, le gamin de Béatrice, a une pelle de soldat, sa mère est menacée d'enlèvement. Jules le vacher avait une timbale de soldat, ils l'aplatissent sur sa tête... Après deux heures de recherches ils s'en vont en viennent le soir charger leur butin. Il n'y en avait pas pour vingt francs !

Dans la petite cave de la maison brûlée, dont nous avons camouflé l'entrée, étaient toutes nos pommes de terre. Ils ont couru dessus sans se douter qu'il y avait une deuxième cave.

15 DÉCEMBRE — Autre nouvelle : à 8 h. du matin tous les chiens doivent être devant la mairie. J'y vais avec les nôtres, le berger avait caché les siens. Deux boches s'amènent dans une voiture fermée. Le sous-officier dit qu'il leur en faut 5, des bergers. J'engage les amis à se sauver tandis que je leur remets le jeune Médor, bâtard authentique, comme le meilleur du pays... et il n'était bon à rien !

26 DÉCEMBRE — L'année s'achève bien tristement, sans nouvelles des miens... Toujours des pertes dans le bétail, les vieux chevaux ne résistent pas au régime, les vaches ont des « corps étrangers », éclats et mitraille dans le foin...

Il fait froid, l'eau ruisselle sur les murs... Nous nous éclairons avec de la graisse fondu et une mèche dans une boîte à cirage. J'ai pu tout de même acheter à Guise un petit poêle, ça calmera mes rhumatismes...

LA VIE DIFFICILE D'UNE FERME OCCUPÉE

JANVIER 1915 (*) — Je vends clandestinement par nuit, du blé, des pommes de terre, pour payer le personnel et les betteraviers. Chaque mois ils touchent une quantité fixée de blé qu'ils écrasent à la main. C'est «verboten», mais nous ne sommes ni pris ni dénoncés...

12 et 13 — Deux vaches meurent. Nous n'avons que des sucrières à leur donner pour les nourrir. C'est trop échauffant et, de plus, il y a les «corps étrangers» (éclats, verres cassés, ferrailles... c'est très dangereux).

3 et 26 — Deux juments meurent. Ça n'en finit plus. La seconde, du tétanos. Partout dans les champs, des tesson de bouteilles. Tous les morts en étaient entourés après les combats.

16 au 20 JANVIER — Les boches enlèvent 3 charrues Fondeur avec leurs volées à 3 chevaux, puis 2 autres dont une neuve. Je cours réclamer à la Kommandantur où ils me mettent à la porte : «Heraus ! Die pfluge kommen zurück !» Ils enlèvent aussi la presse à paille et 2 volées.

28 JANVIER et suivants — Les boches nous font enlever les sucrières que nous avions mises en silos le long des chemins. Ils ont réquisitionné les cultivateurs d'Audigny, Villers et Monceau pour les conduire en pays herbager. Il y a déjà 180 chariots d'enlevés...

16 FÉVRIER — Encore un cheval mort. Les vieux chevaux ne peuvent digérer l'avoine entière et le moteur Salmson a été saboté. En outre il n'y a pas d'essence...

23 FÉVRIER — Les boches amènent une batteuse Lanz à grand travail en plus de la nôtre. Il faut battre pour eux... mais c'est nous qui payons les salaires...

11 MARS — Toujours plein de troupes. Les hussards logés à Audigny viennent manœuvrer tous les jours sur nos terres et cela ne nous réjouit pas. Guise a le dépôt de recrutement de l'armée bavaroise. Ils ont mis des cibles-silhouettes sur les «bois» et tirent dessus du matin au soir. Personne ne peut plus passer. Des sentinelles partout...

Nous sommes sévèrement rationnés et le pain est gluant et noir. Nous achetons des tourtières et ustensiles à M. H. de Guise qui les fabrique en cachette, et moulons ce que nous pouvons à la main. Et ce n'est pas pour rire.

(*) Le journal se continuant au jour le jour mêle naturellement les incidents quotidiens du travail, les réquisitions, les drames parfois dont la région est le théâtre. Pour la facilité de la lecture, nous regrouperons, avec leurs dates, les faits essentiels selon leur nature.

LES RÉQUISITIONS

26 MARS — Ordre de présenter 5 chevaux à Guise aux Allemands. Nous trions les moins bons et une jument est prise. Ils nous donnent à la place une jument fourbue et un petit bidet alezan...

28-30 MAI — Ordre de tondre les moutons et de livrer la laine à la Kommandantur. Le travail sera fait sous le contrôle d'un gradé du Feldlazaret...

9 JUIN — Le lin est confisqué aussi. Je prends l'adresse des wagons qui s'en vont à Berlin.

13 JUIN — Ordre de présenter tous les chevaux à Guise, place Lesur. Ils sont tous marqués et numérotés.

16 JUIN — Ordre de livrer chaque semaine 12 kg de beurre. Je vais réclamer à la Kommandantur et nous en sortons avec 8 kg.

12 JUILLET — Toute la 1^{ère} coupe de foins est confisquée, et nous devons en conduire plus de 50 T. en gare de Guise.

3 AOÛT — Nous battons l'orge et le blé directement dans les champs. Les boches ont amené une puissante batteuse Wolff avec sa presse. On bat même quand il pleut. Un jour on a fait 286 qx !...

13 SEPTEMBRE — La belle jument belge Flora doit être livrée et nous devons mettre un homme pour la soigner deux jours. Elle part au château d'un officier supérieur !

22 NOVEMBRE — Réquisition de 13 moutons et du gros taureau de 700 kg.

30 NOVEMBRE — Ordre de conduire 50 brebis triées à la gare de Guise, probablement pour un hobereau allemand.

1^{er} DÉCEMBRE — Ordre de battre tout le restant de la récolte et de livrer le grain, sauf 50 qx d'avoine pour semence et nourriture...

1916 ...Ça continue :

15 JANVIER — Ordre de couper les crinières et queues des chevaux et de trier le tout avant de le livrer. Les cornes de pieds doivent être aussi ramassées à la forge !

25 JANVIER — Ordre de livrer les 3 derniers poulains de 2 ans, cachés jusqu'ici dans l'attelée. 500 poulains de 1 à 4 ans sont embarqués à Guise. Les Kommandantur voisines doivent livrer de 1100 à 1500 vaches...

26 JANVIER — A midi, le gouverneur de Guise entre dans la cour en auto. Suffoquant de rage, il m'appelle et crie comme un forcené, m'enlève en auto jusqu'à la bascule où nous avions battu. Il me reproche que les bal-

lots de paille pourrissent tandis que leurs chevaux au front sont dans la boue. Il me menace de prison, d'enlèvement, de coups de cravache...! Quand il a fini de brailler, j'arrive à lui prouver que les pailles étaient réquisitionnées sur place, que les colonnes les chargeaient sans prévenir, qu'aucun ballot cassé n'était ramassé même pour nous... J'ai jusqu'à demain soir pour enlever et nettoyer le gâchis, avec ordre écrit et surveillance du « Wachtmeister ». Il y faudra 2 jours... mais je ne suis pas en prison.

28 JANVIER — Ordre d'abattre le gros noyer et de le livrer en gare.

29 JANVIER — Tous les étalons de la région doivent être présentés à Guise. La ville et les environs sont bourrés de troupes, les maisons et les fermes sont occupées et les soldats pillent en cachette. Les portes des poulaillers sont fracturées. En tout, une vingtaine de volailles et cinq gros lapins ont disparu.

Les chevaux n'ont plus droit qu'à 1 kg d'avoine, 1,5 kg de foin et 3 kg de paille (même pas 1/3 de la ration normale). Tout le bétail est rationné. Chaque jour il y a du nouveau... Le filet se resserre et les perquisitions sont fréquentes.

8 MARS — Encore perquisition ! Ils ont trouvé nos 3 bicyclettes que j'avais cachées, enlevé toutes les courroies, les cuirs, 30 peaux de moutons, neuf grands sacs de laine triée et lavée et un tas d'autres affaires. Heureusement, on avait encore deux jours de délai et je m'en tire sans prison ni amende.

13 MARS — M. F. a 300 marks d'amende pour n'avoir pas déclaré un veau et vendu du beurre. La commune doit livrer chaque semaine 1700 œufs et l'imposition de beurre est doublée. Rien ne doit plus être vendu, surtout aux soldats. On fouille les gens - rares - qui passent sur les routes.

19 MARS — Pour le 1^{er} Mai, tout doit être labouré et semé (bien qu'ils nous aient encore enlevé du matériel le 15) 200 marks d'amende par hectare non empouillé. Tout le monde, dans les champs, doit avoir des laissez-passer, même les gosses de 6 ans ! Impossible de nourrir encore le personnel, sauf les 3 Belges, le berger et le vacher...

Six de nos ouvriers sont en prison pour 3 jours pour être sortis après 9 h. du soir. 6 habitants du village ont 3 jours de prison pour avoir rentré leurs chevaux lors d'une tempête de neige !...

MAI — ...La presse à paille fonctionne partout, même chez les petits particuliers. On ramasse les sous-trait et les déchets sous le contrôle des soldats... Ils ne nous laissent rien.

Le 3 MAI, le gouverneur passe avec des officiers et fait enlever tout le matériel qui n'est pas en activité. Je constate une fois de plus qu'ils prendront tout... La tyrannie de l'ennemi s'accentue chaque jour : vexations, perquisitions, emprisonnement pour insuffisance de travail ou de livraison de beurre ou d'œufs.

Le 15 MAI — Ordre de tondre les moutons sous la surveillance d'un caporal, qui fait numérotter les bêtes et peser la laine. Celle-ci est enlevée aussitôt... Le maire M. Q. a fauché une verge de seigle vert pour lier les toisons de laine; il est condamné à 150 marks d'amende. Les boches, sans façon, fauchent nos sainfoins.

Le 31 MAI — à quatre heures du matin heure allemande, nous devons nous trouver avec tous les chevaux et poulains numérotés. Menaces de condamnations sévères pour les chevaux mal étrillés et les retardataires. 27 sont pris, il en reste 4... Autant qu'ils les prennent tous...

Etc... Etc... le rythme des ramassages de toutes sortes se poursuivra au long de l'année... Passe pour la livraison des cobayes ou cochons d'Inde, mais les moyens de travail, la nourriture.

Tout est inscrit et contrôlé jusque dans les casseroles ; les moyens de couchage. Je cache mon matelas et dors sur le sommier ; l'arrivée de bétail « allemand » replié du Vermandois, qui amène la fièvre aphthée... la rafle totale des pommes de terre à l'arrachage, le vol des derniers animaux : moutons, porcs ou volailles disparaissent chaque jour dans la région. Nos oies et 36 poules, têtes coupées. Nous avons suivi les traces de sang jusqu'à la route de St-Quentin. Comme tout était déclaré, ça va chauffer à la Kommandantur.

1917 — EN 1917, après un hiver très rude et très froid, la pénurie deviendra disette. La région de Guise devient « Opération Gebiet » - ligne de front, le 15 Mars 1917.

1^{er} AVRIL — C'est le coup de grâce ! Tout est confisqué. Nous n'avons plus droit à rien.

TRAVAIL FORCÉ ET «BOUCHES INUTILES»

A 5 h. du matin (4 h. soleil) appel de tous les habitants entre 14 et 60 ans pour se voir indiquer le travail forcé. Depuis plus de 2 ans et demi j'ai lutté, défendu chaque morceau pour aboutir à cela !.. Tout le monde est inscrit et numéroté pour être «Civil Arbeiter». Appel chaque matin pour les habitants, avec les ordres de travail sous la surveillance des soldats. Très délicat pour les femmes et jeunes filles.

16 MAI — Plus d'exception. Toutes les filles, les femmes ayant moins de 4 enfants, les cultivateurs et leurs femmes, jusqu'à Camus, le vieux sabotier et Folmer, de plus de 70 ans, doivent se rendre à l'appel aussi.

C'est du vice de l'occupant pour se débarrasser de tout ce qui ne travaille pas. Dans toute la région, les vieux, les malades et infirmes (les «bouches inutiles») sont prévenus. 92 personnes reçoivent l'ordre de départ... Le 20 Mai à la gare de la Ferté-Chevresis, une série de trains est organisée, paraît-il pour la Belgique : 64 personnes amenées par des chariots boches, escortés de gendarmes et de soldats. Beaucoup de personnes pleuraient. Notre vieux curé, tête nue, lançait des anathèmes aux barbares...

LES DRAMES

13 AVRIL 1915 — Onze Anglais étaient cachés à Iron, au Moulin Griselin. Dénoncés, ils sont fusillés au fort de Guise ainsi que le père Chalandre qui les ravitaillait. Nous entendons des salves puis des coups secs. Les malheureux, garrottés, ont été portés dans un chariot pour les mener au poteau. Affiches partout du sanguinaire Weachter annonçant qu'il a «approuvé le jugement du Conseil de guerre».

Je ne suis pas rassuré pour «notre Anglais» qui, ces jours-ci caché dans les ballots, a vu et entendu deux gendarmes allemands qui cherchaient comme d'habitude. Leurs chevaux étaient attachés devant l'écurie et tandis qu'ils allaient remonter, mon Anglais, un genou en terre, se préparait à les abattre. Effrayé, je me suis jeté devant lui en faisant signe de se cacher. Heureusement ils ne l'ont pas vu et tous les domestiques étaient cachés dans la grande cheminée ! C'était leur refuge habituel quand un boche était signalé. Pendant midi, il y avait toujours un homme qui surveillait les environs.

14 AVRIL — M. Quérette, maire, a commis le crime de moudre du blé pour les habitants. Dénoncé par Jules P. il est mis en prison à Caiffa et condamné à 1000 marks-or d'amende. Il comptait être envoyé en Allemagne. A son insu, la somme est rassemblée et il en sort avec l'amende.

15 AVRIL — Deux soldats français cachés sont fusillés à Lemé. Ces malheureux ont dû creuser leur tombe et M. le Doyen de Guise les a assistés. Et le comble c'est qu'ils ont attendu deux heures, les yeux bandés, avant d'être exécutés. Les barbares ! Tout le monde est consterné.

22 JUILLET — Un avion descend dans les champs près de moi. Deux occupants descendant, travaillent au moteur et s'envolent comme une auto s'amène, puis des motos, des boches à cheval ou en vélo. Ces gaillards se jettent sur moi, me fouillent et me demandent ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont fait. Après des cris et menaces et vérification de mes papiers, ils me laissent partir, mais dès le lendemain on annonce qu'il est défendu, sous peine de mort, de s'approcher à moins de 200 m d'un avion abattu ou en panne.

14 JANVIER 1916 — Tous les hommes doivent porter le brassard rouge depuis l'occupation. Tous les lundis, tous doivent être présents à l'appel nominal. J'ai déjà dû passer au Conseil de guerre avec Camille pour examen de nos papiers.

5 MARS — Cinq otages sont désignés : les quatre conseillers présents et, bien sûr, ils m'ont trouvé aussi.

13 MARS — A Puisieux, enterrement de Mme Lorge, cultivatrice belge, condamnée à un an de prison en Allemagne pour avoir battu un boche trop entreprenant. Malade, elle a été renvoyée chez elle mais 4 jours après elle était morte. Triste enterrement...

22 AVRIL — M. Lesage, ayant communiqué par signes avec un prisonnier, est depuis 8 jours en prison au pain et à l'eau. Il est profondément abattu et craint d'être déporté, alors que sa femme attend une naissance... Mais il sera remis en liberté provisoire.

23 MAI — M. et Mme Bunot sont en prison, dénoncés par une femme pour avoir jeté des armes dans une citerne pendant la bataille de Guise. Ils passeront devant le Conseil de guerre.

28 MAI — Le Conseil de guerre a condamné M. Bunot à 5 ans de prison et 4000 marks d'amende, Madame à 2000 marks sans prison. Ces armes provenaient d'une panoplie et la dénonciatrice était avec eux dans la cave !

29 MAI — L'instituteur doit aller travailler dans les champs avec tous les enfants, garçons et filles.

4 NOVEMBRE — Quinze hommes sont désignés pour être enlevés, dont 3 de la ferme. L'un d'eux refuse et se sauve. Quels pleurs et larmes au pays !... Le 6, je suis encore ému de voir enlever 400 civils, encadrés de gendarmes et soldats et conduits à la gare. Tout Guise est en deuil. Cortège lamentable d'hommes abattus, suivis de leurs familles en pleurs, les enfants cherchant à approcher les leurs et repoussés à coups de crosse. Et combien d'amis, le chimiste de la sucrerie, le chef de gare, l'horloger et cent autres ! Les boches eux-mêmes en étaient honteux, certains même avouent qu'ils sont barbares.

21 MARS 1917 — Ce matin à 6 h. 30, nous entendons une explosion sèche au Mont de Louvry. C'était Félix M. qui, passant avec ses chevaux avait trouvé une grenade à manche et tiré le cordon sans savoir le danger. Il est mal arrangé. Un infirmier l'a soigné aussitôt et nous l'avons mis sur son tombeau... Le maire l'a fait conduire d'urgence à l'hôpital de Guise. Il est décédé le 22, le crâne fracturé à deux places, épuisé par la perte de sang...

9 AVRIL — ...C'était à prévoir ! Les soldats, installés dans l'immense grenier (70m), avaient construit deux poèles en briques sur le plancher sec. Le feu avait pris entre le grenier et le plafond. Quel tableau ! Avec des haches et des pioches, ils enlevaient les planches, versaient de l'eau et cassaient tout. Le feldwebel braillard mais énergique fait démolir les poèles et à 5 h. le feu était maîtrisé. Le grenier est beau !

28 AVRIL — J'obtiens un passeport pour Guise et j'y ai vu le Familistère en feu. Le bâtiment servait de caserne et était plein de troupes. Par suite d'explosions le feu s'étendit vite. Quelques boches tués ou blessés ; et le bâtiment est inutilisable.

24 MAI — Les mois qui viendront promettent d'être mémorables, pour nous et l'histoire. Comme otages nous avons déjà été enfermés : 1) pour coupure d'un fil téléphonique. 2) représailles pour Alsaciens-Lorrains. 3) passage personnel devant Conseil de guerre pour avoir favorisé la fuite

de 5 Belges prisonniers cachés par nous dans un hangar et passés par V. dans un chariot de fumier.

5 SEPTEMBRE — Par nuit, deux prisonniers russes (qui travaillent au montage de hangars) se sont enfuis. Les autres sont enfermés dans un carré de barbelés près de la cantine. Un autre Russe, passé à moitié corps de l'œil-de-bœuf, a reçu 17 coups de baïonnette par un sergent landsturm (alsacien s'il vous plaît !) et on a eu bien du mal à la dégager. Je n'ai pu approcher le blessé qui se plaignait lamentablement et a été enlevé dans un petit chariot boche. — Le 14, autre tentative d'évasion de 6 Russes. Ils ont été dénoncés par un juif arménien qui servait d'interprète. Ils ont eu de la «schlague». Le lendemain on a remplacé les Russes par des pionniers du génie.

17 SEPTEMBRE — Les boches, méfiantes, ont remplacé leurs soldats par des civils belges dans leurs dépôts de Vadencourt. Les avions ont jeté des bombes dessus et il y a eu des tués et blessés.

15 NOVEMBRE — Des étudiants des facultés de Lille et leurs professeurs font un remblai de chemin de fer entre Robbé et la gare. Il y a plusieurs décès et les autres sont bien lamentables; ceux qui sont trop malades sont renvoyés chez eux pour mourir.

16 DÉCEMBRE — Le froid est rigoureux, la neige a plus d'un mètre d'épaisseur par endroits et gèle tout en allant avec le vent du Nord. Nos pauvres soldats !... La misère est extrême au pays. Peu de nourriture, peu de boisson, pas de linge, pas de vêtements ni chauffage... Ici, la ferme pullule de soldats et, vu le froid, les soldats brûlent tout, portes, contrevents, écalages des chariots, branards etc...

1^{er} JANVIER 1918 — ...Encore une année écoulée, année de déceptions, de misère, de mort et de privations. L'avenir s'annonce lugubre...

1^{er} AVRIL — Hier à Guise, sous une grande affluence, on a enterré le jeune Dagnicourt, 18 ans, qui a été tué à bout portant à 5 h. du soir, par un soldat boche le 29 mars. Ce garçon tendait un morceau de pain aux prisonniers qui passaient. Le barbare, littéralement enragé, l'a abattu d'une balle dans la tête pendant qu'à genoux il demandait grâce, les bras levés ! Il demandait grâce, mais... les assistants consternés se sont enfuis et le boche a été enfermé aussitôt. Seulement il ne sera pas inquiété: «Befehl ! C'est l'ordre», alors ce n'est plus un crime pour eux. Défense, les jours suivants, de parler de l'assassinat de Guise, mais les boches sont gênés malgré leur effronterie. Ils nous laissent plus tranquilles... mais ne donnent plus de passeports pour le moment.

14 MAI — Dans la nuit, à Guise, les boches ont renversé et enlevé les statues de Camille Desmoulins et J.B. Godin (...Il y a longtemps qu'ils ont raflé tous les métaux, gouttières, aluminium, zinc, plomb et cuivreries même insignifiantes). Ordre, le 24 Août, de livrer toutes les grilles et portes de fer. Ils démolissent à l'Étang tout ce qui peut être emmené.

18 JUILLET — La fièvre typhoïde règne dans la région et plusieurs person-

nes sont déjà décédées. La faim, les privations, ainsi que les eaux contaminées ne peuvent qu'étendre ce fléau...

Les drames de guerre sont multiples et permanents: séparations, absences de nouvelles, menaces constantes sur la liberté des personnes, misères physiques et morales... sans parler des opérations militaires proches et de leurs répercussions directes sur les populations. Avant d'y revenir détachons comme caractéristique l'histoire cruelle de Julien, frère du narrateur.

NDLR

DÉNONCIATION — DÉPORTATION

10 DÉCEMBRE 1916 — ...Nouvelles alarmantes de mon frère Julien en prison à Sains pour avoir caché des prisonniers évadés (Julien, jeune non mobilisable, tient à Voulpaix la ferme du Val Fleury, où son frère Auguste, soldat belge, s'était installé au printemps de 1914). La ferme a été totalement pillée, la servante belge est enfermée aussi. Refus net d'un laissez-passer pour y aller.

15 JANVIER 1917 — ...J'apprends que Julien a 5 ans de prison. Il a été trahi par un faux-prisonnier qui s'est présenté pour avoir un gîte. Le pauvre frère qui en cachait quatre et l'avait mis avec eux a été dénoncé de suite. Le «mouton» prétextait aller chercher sa musette au village mais c'était pour le trahir. Julien a été enlevé, sans argent, ni vêtements, ni provisions, et la bonne avec lui. Celle-ci aurait tout avoué et été libérée aussitôt.

13 JUILLET — Pour la première fois je reçois des nouvelles de Julien, qui écrit qu'il est incorporé dans un bataillon de «strafgefangenarbeiter» ou travailleurs en punition. Il se dit en bonne santé mais prévient qu'il ne peut recevoir de colis. J'ai envoyé 10 marks et fais aussitôt des démarches pour l'avoir avec moi, mais ils me laissent entendre qu'il y a peu d'espoir.

15 NOVEMBRE — Jamais de réponse à mes lettres ni de nouvelles de mon frère Julien. Je m'inquiète...

21 NOVEMBRE — A midi je reçois la nouvelle du décès — survenu le 9 septembre — du pauvre Julien. Je pleure des larmes brûlantes. Mourir en captivité, de faim et de mauvais traitements, c'est terrible. Pas un parent ou un ami autour de lui pour assister à l'agonie de ce martyr. Chaque semaine, je lui ai écrit, j'ai fait tous les efforts pour arriver jusqu'à lui ou avoir de ses nouvelles, mais en vain...

25 NOVEMBRE — Mes cartes écrites à Julien reviennent avec la mention «gestorben» — décédé — Ils m'ont laissé écrire pendant des mois, priant ce malheureux de nouvelles et de secours...

12 DÉCEMBRE — Je suis appelé à la Kommandantur pour la réponse à mes demandes pour Julien : il est mort « d'hydropie générale, faiblesse du cœur, diarrhée et inflammation des reins », enterré au cimetière St-Charles de Sedan. Pour l'entretien de la tombe et pose d'une croix, demander à la mairie de Sedan, ce que je fais aussitôt.

Ils m'ont remis des bons de ville, un sachet noir et un porte-monnaie trouvé sur lui avec 25 F. 60 de monnaie, que j'ai mis de côté avec soin. Je fais l'impossible pour aller au Val Fleury, mais ils refusent net. (*)

17 FÉVRIER 1918 — Après 14 mois, je reçois enfin des nouvelles précises de Julien par M. Flaba. Il a été incarcéré le 3 Décembre 1916 pour avoir hospitalisé un soi-disant évadé, qui l'a trahi aussitôt. Tout l'argent, 1500 marks, et les bons ont été confisqués. Quand la bonne a été libérée, Julien était enfermé dans une cave à Sains-Richaumont, interrogé fréquemment et tellement maltraité qu'on entendait ses cris autour de la prison... A la ferme, tout était pillé, les gros meubles jetés sur la route ou menés dans des fermes voisines. Il y avait encore quelques bêtes. Elles seront prises par la colonne. Impossible d'y aller.

La guerre m'aura aussi enlevé mon frère et filleul Joseph, soldat de l'armée belge, plusieurs fois décoré, mais gazé et mourant des suites, après l'armistice, à l'hôpital militaire de Bruges le 3 Décembre 1918.

RETOUR SUR LA BATAILLE DE GUISE - 1914

3 JUIN 1916 — ...Après-midi, une vingtaine d'officiers et sous-officiers du 74^e régiment d'infanterie allemande qui se sont battus ici (nos voleurs de matelas, etc...) viennent voir le champ de bataille et prendre des photos. Ils confirment que la bataille a été meurtrière et que 48 Allemands sont tombés dans la ferme. L'un d'eux porte une profonde cicatrice à la cuisse. Les blessés étaient soignés dans la cave de la petite cour ; les obus pleuvaient et mettaient le feu. Dès le samedi tout brûlait et la maison prit feu le dimanche.

Ils montraient leurs positions de bataille, où ils avaient pris de l'eau et du linge pour les blessés (et les autres). Le samedi 29 août les Français ont repris Audigny et Louvry, mais ont dû se replier le dimanche 30 et le lundi 31 août.

Ils sont étonnés de voir encore des bâtiments debout. Jamais, disent-ils ils n'ont vu un incendie aussi violent : il faisait très chaud, et les bâtiments et hourdis bourrés de vivres (foin) en un clin d'œil étaient en feu

(*) NOTE : Nous avons su, dans la suite, par M. Lefèvre, Pont de Pierre à Vervins, que Julien a été assommé au cours d'une tentative d'évasion. Le fil barbelé étant électrisé, il n'a pu le traverser. Il était au « bataillon de la mort », aux crachoirs des hauts-fourneaux, avec ce monsieur qui ajoutait que les boches l'ont fait travailler jusqu'à la fin. Alors que ses pieds gonflés ne pouvaient plus entrer dans ses chaussures, ils lui ont fait mettre des pantoufles et il marchait quand même.

sur toute leur longueur. Les flammes montaient à une hauteur vertigineuse. Les 3 grosses meules de blé de semence et une meule de lin flamblaient en même temps.

Si j'étais resté, sans aucun doute, j'aurais été fusillé comme espion !

10 SEPTEMBRE — Après-midi, le colonel et l'état-major du 164^e R.I. viennent voir les fermes et le champ de bataille. Ils expliquent comment ils ont pris et défendu Louvry, ce qui a brûlé en premier, et le colonel prétend que la maison a été incendiée par représailles parce qu'ils y ont trouvé 20 soldats français après la bataille.

VISITES «PRINCIÈRES»

19 FÉVRIER 1917 — Grand branle-bas chez les boches : le Kronprinz Rupprecht de Bavière vient inspecter l'école de tir de l'armée bavaroise. Tous sont au garde-à-vous. La cour a été nettoyée. Le monsieur réclame «ein centener Kartoffeln» (50 kg de p. de terre) que sa suite enlève et oublie de payer. Le casque de son Altesse porte une pointe de grande longueur et sa morgue est trop visible. Sinistre oiseau !

9 OCTOBRE — A Guise, le prince Oscar, fils de Guillaume II, logé dans la maison du notaire Lefèvre a fait un appel aux troupes landsturm (territoriaux) passées en revue devant le Familière, pour des engagements volontaires au front. Seul un vieux boche s'est avancé. Le prince, furieux, les a insultés et traités de lâches ! L'enthousiasme diminue, le ravitaillement aussi. Voilà qu'ils font de la marmelade avec les carottes de Louvry et de la saccharine !

LE CIMETIÈRE DE «LA DÉSOLATION»

8 FÉVRIER 1916 — On apprend que se prépare un immense cimetière à la «Désolation». On déterre et déterrera tous les corps de soldats. 4000 cercueils sont préparés aussi.

14 DÉCEMBRE — Les boches font l'inauguration du Cimetière à la «Désolation». Y ont parlé : le pasteur protestant, l'aumônier catholique et M. le Doyen Vincent, de Guise, qui a fait un discours impressionnant, le gouverneur commandant et le maire de Guise. Tous les maires étaient invités et pas un mot blessant n'a été prononcé. Il y avait deux généraux et l'un d'eux a fait enlever une couronne aux couleurs allemandes pendant la cérémonie, visiblement pour ne pas vexer la population. Grande affluence des environs. Pour l'occasion il ne fallait pas de passeport.

RENSEIGNEMENT ET ÉMOTIONS

Le journal fait discrètement allusion à la collecte par quelques civils, aidés parfois d'Allemands imprudents ou "contestataires" de renseignements militaires, unités, installations, mouvements de troupes... La radio n'existant pas comme en la 2^e guerre, ce sont les pigeons voya-

geurs déposés à l'arrière par des avions ou des messagers audacieux qui les acheminaient à travers les lignes. Cela n'allait pas sans danger ni émotions.

15 OCTOBRE 1917 — Nous recevons deux paniers de pigeons voyageurs, deux jours de suite, avec les journaux "le Matin" et "le Miroir" attachés dessus. Il nous faut agir avec prudence car le berger, froussard, met le nez partout. Seulement il a trouvé un panier aussi et notre H... bête comme il est, a lâché les deux pigeons, ayant marqué sur les télégrammes "tombés à Audigny". Je suis allé le trouver et l'ai adjuré de se taire, sans cela il serait fusillé comme nous. En attendant, Victor s'occupe des pigeons logés avec les poules.

16 OCTOBRE — Ayant rédigé mes télégrammes avec soin et mis les tubes aluminium à leurs pattes, nous ne pouvons les lâcher au matin par suite du brouillard épais. Et voilà que les boches font perquisition et je suis gardé à vue par un sergent du génie. Vers midi, Victor et Émile Bray, ayant chacun un pigeon dans une poche de culotte, sont arrêtés à la porte du jardin par les soldats à leurs trousses. Hilaire explique qu'ils vont mettre des collets pour améliorer leur ordinaire, mais nos deux gars, effrayés, n'ont pas osé aller plus loin et ont lâché les deux pigeons derrière les bâtiments du verger. L'un est parti tout droit vers l'Ouest, l'autre vient se poser sur le poulailler où il avait été enfermé. Grand émoi pour les boches... et pour moi donc ! J'ai invoqué la Sainte-Vierge quand j'ai vu le caporal de culture prendre son mousqueton pour le tuer. Heureusement, le sergent qui me gardait a crié de ne pas tirer. D'après les ordres, il fallait prendre le pigeon vivant !

Aussitôt des soldats grimpent sur le toit bas et cherchent à s'en emparer, tandis que l'oiseau reculait un peu à la fois. Finalement il s'envola sur la cantine et, comme on plaçait des grandes échelles, effrayé, il partit sur la grange. Nos gars frappaient sur du fer, faisaient claquer les couvercles des tonneaux à eau... Les boches les empêchaient et plaçaient déjà les échelles sur le toit de la grange, quand le pigeon, majestueux, après un cercle en l'air, prit la direction de nos lignes.

Dieu merci ! nous étions sauvés, mais les boches nous surveillaient de plus en plus...

19 OCTOBRE — Pendant que je préparais mon déjeuner, deux "civils" sautent de leurs vélos, m'empoignent et, m'accusant d'espionnage, me donnent l'ordre de me présenter au Conseil de Guerre à deux heures à Guise. Pendant ce temps, avec des soldats, ils ont cherché partout au grand pigeonnier, ils frappaient du marteau sur les trattes et les murs... Qu'allait-il m'advenir ?

La veille, le nouveau commandant, major Winter, était venu à la ferme et avait réclamé du tabac que nous avions récolté et qui séchait au mur de jardin. Je lui en avais préparé un paquet car, eux, fumaient des "ersatz"...

Heureuse coïncidence : je cours à la mairie-Kommandantur porter le tabac et demande "Herr Major". Il était couché, coiffé d'un long bonnet de nuit et m'a fait entrer par son ordonnance. Alors, payant d'audace, je lui dis que deux policiers m'avaient maltraité parce que j'avais refusé d'aller à Guise sans ordre du Commandant local. C'était inexact, mais je jouais ma peau !

Aussitôt, il s'est levé, a bondi au téléphone et réclamé à Guise l'envoi immédiat des deux policiers devant lui. Une demi-heure après, ils étaient là. Pas trop rassuré, j'ai fait semblant d'avoir peur d'eux et me suis placé derrière le fauteuil du major. Celui-ci leur a vivement reproché d'être venus à Louvry sans s'être d'abord présentés à lui et, s'emportant et se frappant la poitrine : "Moi, ancien officier de 70, avec mes décorations et mérites, vous n'avez pas voulu me connaître !..." Au garde-à-vous ils courbaient la tête et ne disaient rien. Le major leur reprochant de m'avoir dit que cela ne le regardait pas, ils se dressèrent en criant ensemble : "Dass is nicht wachr" — "Ce n'est pas vrai" — En effet, mais le commandant était lancé. "Sie sind affe" — "Vous êtes des singes !", vous voyez des espions partout pour justifier votre présence en arrière des lignes, votre place est au front. Je connais ce cultivateur et il est sous ma protection." Ils étaient blêmes et me jetaient des regards furieux. Ils sont partis en vélo, et l'officier Nötzel, du jardinage, m'assura que le lendemain ils étaient partis au front avec armes et bagages. Je n'en ai plus entendu parler.

26 OCTOBRE — Les boches font une enquête, suite au bavardage de quelques femmes lavant pour la colonne. L. Mennecart, voyant la porte entr'ouverte de l'auto-postale boche à la côte du Mont-Marlot s'est jeté dedans, espérant y trouver à manger. Il a passé à travers champs pour m'apporter tout un sac de journaux, lettres et colis. Heureusement, le caporal et ses hommes étaient à l'appel. J'ai trié et gardé quelques lettres et journaux, en conseillant à Mennecart de faire l'innocent et de les porter à la Kommandantur comme les ayant trouvés sur la route. Ce qu'il a fait. Le plus beau, c'est qu'il a reçu 20 marks et qu'ils ont publié que tous ceux qui apporteraient des affaires auraient une récompense.

D'autre part, on avait jasé sur l'affaire des pigeons. Les gradés de la colonne, qui se graissent depuis près d'un an au pays, ont eu peur d'être blâmés ou punis pour surveillance insuffisante et ont étouffé l'affaire entre eux.

VIVRE AVEC L'OCCUPANT... ET MALGRÉ LUI

28 MAI 1915 — Pour surveiller la tonte des moutons je vois arriver un gradé du feld-lazaret... et reconnaiss le caporal-clairon que j'avais jeté en bas de l'escalier du grenier en janvier dernier... Ce gaillard qui contrôlait les battages voulait m'empêcher de prendre de l'avoine pour les

chevaux et me menaçait de sa cravache ! le lendemain il s'amène en armes et me promet "des vacances en Allemagne".

Je vais trouver le lieutenant de culture et obtiens de garder l'avoine de semence nécessaire. Rentré, je montre mon bon au clairon qui suf-foquait de rage.

L'après-midi je le joins dans les chambrettes du grenier en compa-gnie de 3 ou 4 femmes évacuées du Soissonnais qu'il "récompensait" avec du blé. Ces dames sont descendues en vitesse, et mon clairon se jette sur moi. Je ne lui ai donné qu'une gifle, mais elle devait être bonne ! Il est tombé dans l'escalier, un cran dans le nez, saignant comme un porc ! J'ai appelé mes Belges qui portaient les sacs et qui affirmaient qu'étant saoul, il était tombé de lui-même. Le clairon, tout ensanglanté, est allé faire son rapport au château de Puisieux, siège de la colonne. Le lieutenant étant absent, il devait s'y représenter le soir. Mon boche n'a trouvé rien de mieux que de s'enivrer et rouler sous la table, en triste état. Comme il n'était plus en mesure de marcher, deux soldats l'ont jeté dans un chariot et mené au trot jusqu'au bureau. Comme il ne pouvait se tenir debout, ils ont essayé de le traîner, et le len-demain le clairon partait au front !

Donc, je n'étais pas trop rassuré de le voir revenir mais mon capo-ral, souriant, me dit : "Monsieur, on s'arrangera très bien, j'y ai goûté, pas bon au front !" Nous avons pu tuer des moutons pour le personnel, cacher des toisons pour nous et des amis... Ça c'est très bien passé.

(A suivre)